



Photo Nicolas Tchang

Delphine Blanco était à Buenos Aires

Buenos Aires, cité des Bons Vents, ville envoûtante, dans laquelle règne une ambiance nonchalante. Cette métropole exerce une fascination sur tous les milongeros du monde, qui se tournent vers elle, les yeux remplis d'étoiles et la tête pleine de rêves.

Ce monstre urbain, avec lequel ses habitants entretiennent un rapport d'amour très fort, a façonné le Tango à son image. Et ce dernier le lui rend bien, puisqu'il l'a maintes fois chanté. Bruyante, contrastée, tumultueuse, violente, Buenos Aires offre des clichés pittoresques. Les *colectivos* qui sifflent en passant en trombe dans les rues poussiéreuses, les gens

qui marchent sur les trottoirs défoncés, d'un pas lent et pesant, et qui n'ont pas honte de vous regarder droit dans les yeux, les *piropos* d'un chauffeur de taxi jaune et noir pris dans les embouteillages, une note de Tango sortie d'une échoppe, émergeant d'une pollution sonore assourdissante.

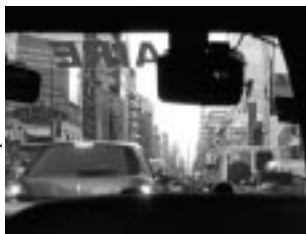


Photo Delphine Blanco

Longue introduction d'un récit consacré à une immersion de six mois chez les jeunes milongeros portègues, qui avait pour prin-

cipal objectif la confrontation aux techniques du Tango dit « Nuevo ». Mais quasiment six mois jour pour jour après mon retour, c'est la ville qui me revient en premier en mémoire.

Il semble que la digestion de ce séjour mette la lumière sur certains aspects, éléments et expériences auxquels je n'avais pas forcément prêté attention tant que j'avais le nez dans le guidon. Et à mesure que les mois s'écoulent depuis la fin de cette courte expatriation, l'aventure humaine se révèle la plus prégnante, malgré un apprentissage technique déterminant.

La richesse de cette expérience tient notamment à l'introspection qu'elle a

suscitée. Un large panel d'émotions et de sentiments m'a accompagnée, rendant cette tranche de vie malgré tout assez dérangement, et parfois pesante. Au point d'avoir envie de rentrer avant l'échéance. Joie, tristesse, colère, frustration, plaisir, émerveillement, résignation, dégoût, mais aussi des sentiments de solitude, d'impuissance, de déracinement et de honte.

Dans l'interview de Sigrid Van Tilbeurgh parue dans le n° 57 de *La Salida*, cette dernière évoquait brièvement son vécu à Buenos Aires :

« Partie pour deux ans, je suis finalement restée un an, j'avais un mal-être que je n'arrivais pas à identifier [...]. J'ai quand même fait quelques bonnes rencontres dans la danse avec qui je me suis sentie considérée comme une personne ou une danseuse mais pas comme un tiroir-caisse ou une poupée à mettre dans son lit. [...] Je suis arrivée là-bas comme dans l'arène d'un cirque, ça m'a fait un choc, j'ai mis énormément de temps pour m'en rendre compte et trouver la parade. Puis, je me suis beaucoup braquée, et cela ne m'a pas aidée. »

Ce que Sigrid décrit, je l'ai aussi vécu. Violamment

Photo Arte Klok



durant les trois premiers mois, et de manière plus subtile durant tout le reste du séjour. Et encore maintenant, je n'arrive pas bien à savoir pourquoi les choses se sont passées ainsi. Je crois que je suis partie en abordant le Tango de manière trop technicienne, trop coupée de ses aspects sociaux. Les soirées passées à ruminer sur une chaise, m'ont permis d'observer le jeu de la Milonga. C'est en revenant en France que j'ai compris ce que j'avais appris là-bas : qu'en France et en Europe, le Tango est surtout tourné vers le plaisir du mouvement, délaissant un peu son côté social, alors qu'à Buenos Aires, il est bien plus connecté à la relation à l'autre. Habitée à arpenter le parquet parisien des heures durant à danser sans m'arrêter, me retrouver

soudain dans un environnement qui envisage le Tango différemment et qui accorde une plus grande place à l'échange, m'a laissée désespérée.

Le pèlerinage portègne a donc été l'occasion pour moi de me familiariser avec le Lunfardo, et notamment avec le terme « *planchar* ». Expression de cet Argot du Sud qui signifie « faire banquette »... Situation que l'on peut vivre à Buenos Aires lorsqu'on est fraîchement débarquée et que la langue n'est pas maîtrisée.



Photo Matthias Morin

De sérieuses déconvenues pour l'ego peuvent survenir lorsqu'on se retrouve à « *planchar* » des soirées entières. Et oui ! Les premiers temps ne sont généralement pas bénis du sceau du succès, et l'acclimation ne se fait pas sans heurts. Car l'ambiance des milongas dites « jeunes » peut se révéler intimidante.

Ce n'est donc pas un environnement propice pour trouver tranquillement ses marques. Au contraire, on ►

a vite fait de se surprendre à se cacher dans un coin pour essayer d'échapper à l'esprit compétitif qui sévit de manière exacerbée de décembre à avril. Et même si on ne souhaite pas prendre part à la mascarade, le simple fait d'être présent implique d'y participer, car il faut être vu pour espérer être invitée et pouvoir inviter. Nécessité de danser qui se révèle névrotique à mesure que les soirées « tapisserie » s'égrènent et que la frustration monte.

Photo Delphine Blanco



En effet, durant l'été austral, les milongas portègues doivent faire face au déferlement d'une importante vague cosmopolite. Venus des quatre coins du monde, ces touristes tout excités et préoccupés de pouvoir tanguer frénétiquement toute la nuit et de consommer de l'Argentin viennent se mêler aux locaux qui vont à la milonga certes pour danser, mais aussi pour passer un moment avec leurs amis. La danse n'étant pour eux qu'un aspect parmi d'autres de leurs relations amicales,

il semble normal qu'ils privilégient de danser avec leurs amis, plutôt qu'avec des étrangers consuméristes qu'ils ne connaissent pas ou prou. À ce comportement humain naturel, se greffe l'image de l'« *extranjero* » piètre danseur, encore assez répandue dans le milieu, et qui doit aggraver un peu plus l'ostracisme. On m'avait relaté que les étrangères pouvaient faire l'objet de paris entre les danseurs argentins qui cherchent à savoir si elles dansent bien ou mal. Et j'ai effectivement pu assister à un de ces paris, dont l'enjeu était une bouteille de *Chandon*, le champagne local. Machisme quand tu nous tiens...

Mais le sentiment d'exclusion que l'on peut ressentir face à cette situation n'est finalement pas l'apanage de Buenos Aires. Les étrangers venus tester les parquets parisiens sont tous unanimes pour dire qu'il n'est pas facile d'y danser avec les locaux. Le tableau n'est pas si sombre qu'il n'y paraît. Car comme pour tout dans la vie, le temps fait son œuvre. En s'armant de patience, et à mesure que l'intégration dans le paysage des Argentins s'opère, les périodes de planche se raccourcissent et s'espacent. Pour autant,

le mal-être, lui, ne s'estompe pas forcément.

Car l'attitude fermée des Argentins parfois perçue par les « gringos » pourrait aussi trouver son explication dans l'envie et la jalousie. Jalousie envers les étrangers, mais également entre les Argentins eux-mêmes.



Photo Mathias Morin

Non contents de venir envahir leurs milongas, les touristes viennent étaler leur « richesse », dépensant allègrement leurs dollars ou leurs euros, sans paraître vraiment conscients de la réalité économique du portègne moyen et du milongero local. Tous prennent au moins un cours par jour, participent aux séminaires à droite et à gauche, certains restent à Buenos Aires trois, six, neuf mois voire plus, sans travailler. Il peut arriver d'entendre un argentin lancer : « Oh ben ça va ! Tu t'es pris de bonnes vacances ! »... Cela fait bizarre, et conduit à réfléchir. Compte tenu de la situation économique à laquelle fait face le pays,

l'œil envieux que portent certains milongeros portègues sur leurs congénères étrangers paraît compréhensible. Pour mémoire, les danseurs « pros » qui s'en sortent le mieux sont ceux qui travaillent à l'étranger une partie de l'année, et qui ramènent donc les fameux dollars ou euros dans leurs poches.

Le clivage économique ne favorise vraisemblablement pas la rencontre entre les êtres. Et il n'y a alors qu'un pas à franchir pour se sentir considéré comme un tiroir-caisse... Car le Tango est une source de revenus importante pour l'économie de la ville, et l'argent dépensé par les danseurs étrangers est un gâteau que les Argentins se disputent âprement. La très grande majorité des écoles de Tango de Buenos Aires drainent vers leurs cours un grand nombre de touristes. Il arrive que ces derniers soient étiquetés du nom de l'école qu'ils fréquentent assidûment. Ainsi, faisant partie du paysage depuis plus de quatre mois, j'ai découvert un soir au détour d'une conversation avec un danseur, que lui et son groupe d'amis m'avaient affiliée « pro-Tango *Brujo* ». Peu de temps après, j'appris que ce clan était assez critique envers

Photo Delphine Blanco



cette école, la qualifiant d'usine à fric. Soit dit en passant, *Tango Brujo* n'est pas plus une usine à fric que *DNI*, sa concurrente directe, ou que toutes les autres écoles de la Capitale Fédérale. Elles ne font qu'exploiter un filon juteux. Le soir où je fus mise au courant de mon nouvel étiquetage, le groupe en question inaugurerait son école de danse. Ardent défenseur d'un tango moins « avant-gardiste » ou simplement jaloux de ne pas pouvoir bénéficier d'une part du gâteau ? Je compris à ce moment-là pourquoi les membres de cette bande s'étaient montrés plutôt distants. Attitude qui changea une fois l'école inaugurée... En exacerbant les jalousies, le fonctionnement même du microcosme local encourage donc la « froideur » des Argentins.

Mais l'organisation clanique du milieu doit aussi expliquer cette attitude. Les « jeunes »/les « vieux », les « avant-gardistes » / les « traditionnels », les « connus »/les « inconnus », les « amateurs » / les « professionnels », les « Argentins » / les « étrangers », etc. De manière générale, tout le monde se voit attribué une étiquette, un surnom, une place dans le lieu social qu'est la milonga. Et chacun juge son prochain à l'aune de sa propre vision du Tango. Mais là encore, cette manière de faire n'est pas propre à Buenos Aires...



Photo Delphine Blanco

Dans le cas des étrangers, d'office étiquetés piètres danseurs, la nationalité est bien souvent le deuxième critère de catégorisation. Et cet habitus ne date pas d'hier. Le chanteur Roberto Goyeneche, par exemple, avait été baptisé *El Polaco* à cause de ses origines polonaises. S'agissant des Français, cet étiquetage joue en leur faveur, car les Argentins semblent avoir une « tendresse » particu-

Photo Delphine Blanco



lière pour eux, et ils attirent plus facilement leur sympathie. Le Français qui vient passer plusieurs mois à Buenos Aires ou qui décide de rester y vivre, pique leur curiosité et les conduit à se demander ce qu'il peut bien venir chercher en Argentine, alors qu'eux aimeraient parfois être à sa place en France...

Enfin, en allant à La Mecque du tango, mes oreilles tangophiles espéraient fébrilement découvrir de nouveaux morceaux, des orchestres peu connus. Une surprise fut de danser sur du Carlos Gardel, mais dans l'ensemble, je suis restée un peu sur ma faim, rarement surprise par la nouveauté. Pire, il m'a même semblé que les programmations musicales se renouvellent assez peu. Manque de diversité qui parfois conduisait à faire disparaître mon envie de danser... On pourrait lancer un débat sans fin pour déterminer si la musique est un préalable à la danse ou si elle est secondaire. Chacun aura un avis propre

et différent. Pour moi en tout cas, la musique est un préalable à la danse. Si elle ne me porte pas, elle ne me motivera pas pour danser, même dans la ville-berceau du Tango.

Photo Matthias Morin



On pourrait arguer que le manque de renouvellement musical perçu est lié aux endroits que j'ai le plus souvent fréquenté, c'est-à-dire les milongas dites « jeunes » (*La Villa Malcolm, La Practica X, La Viruta*) qui sont en fait des pratiques, dans lesquelles la musicalisation est moins soignée qu'en milonga. Soit. Pour autant, dans les milongas plus traditionnelles du « circuit international », les programmations restent peu surprenantes, et très balisées.

Malgré une impression un peu négative concernant le manque de diversité du 2x4, il m'a tout de même semblé que la musique était globalement plus tournée qu'en Europe vers la notion de dansabilité et donc de sociabilité. Pour que les

gens puissent se « rencontrer » facilement à travers la danse, il est nécessaire de mettre des morceaux qui soient connus par le plus grand nombre. À noter aussi que le Tango « électro » occupe une place bien moins importante que ce qu'on pourrait croire depuis nos lointaines rives de l'hémisphère nord. L'élection musicale des jeunes couples actuels de la mouvance Nuevo va plutôt aux orchestres rythmiques des années 30 (Canaro, Firpo, Fresedo, Donato), et les programmations musicales des milongas « jeunes » reflètent globalement cette tendance.

Je formulerais la conclusion sous forme de conseil. Bien que l'ambiance des milongas soit parfois pesante, il serait dommage de se réfugier exclusivement dans les cours sous l'effet du découragement, et de se priver de la source d'inspiration et du spectacle qu'offre la piste. Et à l'inverse, je voudrais aussi encourager les pro-chains voyageurs à ne pas uniquement se contenter d'écumer les milongas, mais de profiter de la qualité exceptionnelle des cours qu'on peut trouver là-bas quelles que soient les préférences de styles. ■

Delphine Blanco

www.myspace.com/matydelphine_tango